

PLACE PUBLIQUE, VISITES GUIDÉES ¹

LES COLLÈGES DU TRAVAIL

par Jean GOSSET

La Conférence nationale des Collèges du Travail, tenue les 11 et 12 mars, marque une étape importante dans le développement de l'organisme dont ils font partie : le *Centre Confédéral d'Éducation Ouvrière*. Celui-ci commence à intéresser, ou à inquiéter, une partie de l'opinion qui ne s'en était guère souciée jusqu'ici ². Nous ne nous occuperons dans cet article que des Collèges eux-mêmes, laissant de côté par exemple l'important travail doctrinal qu'accomplit le C. C. E. O. au sein de la C. G. T.

1. Voir *Nouvel Age*, janvier 38 et notes de mars et juin ; *Nouveaux Cahiers*, février 38 ; *Semaines Sociales et personnalisme*, mai 38.

2. Voir par ex. Marcel Thiébaud, *La C. G. T. éducatrice*, *Revue de Paris*, 15-4-38 ; les *Dossiers de l'Action Populaire*, qui avaient déjà publié plusieurs études sur le C. C. E. O., lui ont consacré un nouveau cahier le 25-1-38, où ils font preuve de beaucoup d'objectivité et de précision dans l'information ; regrettons que la partie qui concerne l'esprit même du *Centre* soit au contraire bien trop rapide et trop sommaire dans son appréciation, au point de paraître « jurer » avec ce qui précède. Quant à l'article de la *Revue de Paris*, il contient, à côté des thèmes de propagande les moins précis et les plus rebattus contre la C. G. T. et les mouvements révolutionnaires en général, des erreurs de fait ou d'interprétation si nombreuses et si systématiques, avec tant de citations sophistiquées, qu'on se demande s'il ne faut en accuser que l'inexpérience de l'auteur, et qu'en tout cas quelques appréciations plus compréhensives sur certains points, quelques critiques justes, ne sauraient les faire oublier. — Quant à *Esprit*, on y a déjà parlé du C. C. E. O. : v. p. ex. la chronique de J. Bois (n° 63) sur la *Semaine d'Éducation Ouvrière* de Pontigny. Le compte rendu de cette Semaine a été publié en une brochure : *Former des Hommes* (Librairie du C. C. E. O., 213, rue Lafayette), dont on ne saurait trop recommander la lecture ; v. sit. les art. de Maurette, Emery et E. Lefranc. — Voir encore Vidalenc, *Nouveaux Cahiers* 1-2-38.

Pour ne pas remonter trop haut, fixons les origines immédiates de l'actuel mouvement d'éducation ouvrière à l'époque de l'après-guerre, vers les années 20. Une bonne partie du travail de déblaiement est dû à Albert Thierry (*Réflexions sur l'Éducation*), à Marcel Martinet (*Culture Proletarienne*), dont les recherches ont fourni la doctrine et l'inspiration, et à Zoretti dont le courage a fait aboutir un projet auquel les encouragements de principe n'avaient jamais manqué, mais dont l'actualité n'apparaissait pas à tous ; enfin, en 1931, la création du *Centre Confédéral* est décidée ; à la fin de l'année suivante se réunit le premier conseil d'administration et commencèrent les cours, avec peu de monde et peu de ressources. Mais le développement fut rapide, grâce surtout aux efforts de Georges et d'Émilie Lefranc, et au soutien des dirigeants de la C. G. T.

Aujourd'hui le C. C. E. O. diffuse des brochures, réunit ses adhérents en semaines d'études, fait des causeries radiophoniques (celles-ci, très appréciées, ont aussi parfois donné lieu à des polémiques assez vives), etc. Mais surtout il organise un enseignement méthodique, répandu par les *Collèges du Travail* et l'*Institut Supérieur Ouvrier*. Un mot seulement sur celui-ci. Il s'efforce de donner, aux ouvriers (plus nombreux que certains préjugés pourraient le faire croire) susceptibles de le suivre, un enseignement correspondant — d'ailleurs avec un tout autre esprit, hâtons-nous de le dire, — à celui des facultés : études précises, approfondies, et formation personnelle des étudiants, le caractérisent. Ces étudiants, pour la plupart du moins, (car certains intellectuels se font volontiers élèves à l'I. S. O.), ne cessent pas, même temporairement, de travailler à l'atelier toute la journée quand ils viennent le soir aux cours de la rue Lafayette : ce sont d'authentiques ouvriers qu'atteint l'*Institut*, et non des fonctionnaires syndicaux ou des spécialistes ; il ne favorise aucune évasion sociale.

Mais « la plupart des problèmes de l'école sont des problèmes de masses »¹. C'est à la grande masse ouvrière que s'adressent les *Collèges*. Les brochures, les cours par correspondance édités par le *Centre* sont clairs, d'une bonne valeur pédagogique, parfois excellents, mais ne permettent qu'à un petit nombre de suivre son enseignement, et ne prennent toute leur utilité qu'à l'intérieur de ces collectivités décentralisées que constituent les *Collèges* ; et c'est surtout pour aider ceux-ci que les éditions du C. C. E. O. se sont développées.

1. Zoretti, *La réforme de l'enseignement*, p. 25.

Les Collèges sont aujourd'hui nombreux : ils dépassent la centaine (ils sont aussi, il est vrai, inégalement actifs). Dépendant du C. C. E. O. et soutenus par lui, ils ont cependant été fondés sur des initiatives, et fonctionnent avec des concours exclusivement locaux. Les Unions locales de syndicats les organisent en collaboration avec les membres de l'enseignement. Leur rôle consiste (*mutatis mutandis* évidemment) à fournir aux ouvriers l'équivalent de la culture secondaire¹. Chaque semaine, le soir ou le samedi, on y donne des cours dits « de base » : français élémentaire, arithmétique, etc. — dont l'orientation est surtout pratique²; des cours de culture générale; littérature, histoire de l'art, géographie, etc.; des cours de documentation sociale : économie politique, sociologie, droit ouvrier, histoire des doctrines sociales, du mouvement ouvrier, etc.; enfin parfois on y ajoute un enseignement technique destiné à permettre aux « élèves » de se perfectionner dans leur spécialité³.

Ce sont ces Collèges qui avaient délégué à leur premier congrès leurs représentants, ouvriers ou professeurs. Cette rencontre, où l'on respirait une si authentique atmosphère d'enthousiasme et de jeunesse, joignait à l'étude des problèmes généraux d'éducation ouvrière des questions plus spéciales (bibliothèques, loisirs, etc.); mais, sans être explicitement prévu au programme, un thème, sans cesse répété et approfondi, imprégnait les exposés et les discussions : la formation et le développement de l'esprit critique. C'est par là, disait-on, qu'on échappera aux dictatures ; la propagande est « le contraire de l'éducation ». C'est ici un des principes essentiels du C. C. E. O. en général fidèlement appliqué. Non que l'objectivité de l'enseignement y soit sans défaillances : les appréciations littéraires

1. Parfois les Collèges doivent compléter l'instruction primaire de leurs auditeurs, ou la remettre au point ; mais ils ne sont pas des écoles primaires ; ils donnent bien un enseignement du *second degré*.

2. Cette orientation utilitaire est limitée à ces cours de base ; les autres sont essentiellement désintéressés (sans avoir la superstition de l'inutile !). On a pris à la Conférence nationale des mesures destinées à empêcher les Collèges de dévier dans un sens utilitaire : interdiction de suivre des cours professionnels, et, pour les étrangers, des cours de français, sans suivre au moins un autre cours.

3. Voici, à titre d'exemple, les sujets des cours du Collège de Brest : Français (grammaire, rédaction) ; Arithmétique et Géométrie ; Géographie régionale ; Géographie économique (Japon-Allemagne ; le pétrole ; le coton ; etc...) ; Histoire (la Russie depuis le XIX^e siècle) ; Histoire du mouvement ouvrier ; Histoire des doctrines sociales ; Les institutions actuelles de la France. Un cours de littérature est projeté (pour 38-39).

sont souvent étroites, le sens de l'histoire un peu romanesque et l'interprétation parfois arbitraire ; en économie le *Plan* de la C. G. T. est présenté avec un peu trop de complaisance (et c'est bien naturel si l'on songe que plusieurs rédacteurs des cours ou des brochures ont été mêlés à l'élaboration du Plan !). Mais il ne faut pas oublier que le C. C. E. O. commence seulement son effort, que certaines réactions nécessaires contre la culture bourgeoise sont encore imparfaitement « digérées », que ses inspirateurs et ses adhérents ont conscience du travail de formation qu'ils doivent accomplir sur eux-mêmes ; qu'enfin et surtout l'objectivité ne s'identifie ni avec l'indifférence et la nullité, ni avec le point de vue bourgeois ou traditionnel. Aussi le C. C. E. O. mérite-t-il beaucoup d'éloges sur ce point et non pas l'hostilité systématique que lui montre l'article cité, bien peu objectif lui-même, de la *Revue de Paris*. Les *Collèges du Travail* cherchent à conduire la classe ouvrière à la maturité, ce qui suppose, estime-t-on, que la pure propagande n'ait plus de prise sur elle. (Comme on voudrait voir les milieux bourgeois aussi exigeants pour eux-mêmes !) En particulier les Collèges ont toujours résisté avec succès aux tentatives d'accaparement politique ; s'il est exact que le C. C. E. O. est influencé par la tendance « anarcho-syndicaliste » de la C. G. T., il représente ce qui dans cette tendance se rapproche le plus du personnalisme ; et il témoigne du pluralisme qui caractérise le mouvement syndical ; pluralisme incompris le plus souvent des non-cégétistes¹. Les communistes se sont parfois montrés très hostiles aux Collèges, mais ailleurs ils y ont collaboré. Et cette diversité, outre les nécessités tactiques, justifie la C. G. T., quelque désir qu'on ait de voir la classe ouvrière plus largement unie encore dans une telle œuvre, de réserver l'accès des cours à ses adhérents.

Nous touchons un point essentiel : la formation des militants aux Collèges. C'est le rôle même du C. C. E. O. qui est ici en question ; il ne s'agit pas seulement pour lui de réaliser l'« émancipation culturelle de quelques individus », mais de former la masse et les militants pour améliorer l'action syndicale elle-

1. M. Robinot-Marcy, dans les *Dossiers de l'Action Populaire*, finit par condamner le C. C. E. O. pour son anticléricalisme ; les exemples qu'il donne sont d'ailleurs peu significatifs ; mais surtout il me paraît incontestable que les convictions des catholiques sont respectées à la C. G. T. dans la mesure exacte où ils y sont présents, et que leur spiritualisme y sera compris le jour où ils seront là pour l'expliquer et surtout pour le montrer en action.

même. La C. G. T., qui a eu déjà quelque peine, en 1936, à faire face à ses nouvelles obligations, aurait été complètement débordée par l'accroissement de ses effectifs si le Centre n'avait eu derrière lui trois ans d'expérience, et si un peu partout des élèves des Collèges n'avaient mis au service de leurs organisations les connaissances qu'ils y avaient acquises. Le C. C. E. O. est-il donc une école de militants ? ne va-t-il pas se consacrer à la propagande plus qu'à la véritable éducation ? — Le croire serait en méconnaître gravement l'esprit. D'abord les militants ont aujourd'hui besoin, plus que d'habileté persuasive, de compétence ; le syndicalisme n'est plus à sa phase revendicative, et n'a plus pour premier souci d'augmenter le nombre de ses adhérents ; il lui faut participer à la construction du monde économique (et dès maintenant : voir les conventions collectives), y prendre sans délai ses responsabilités ; l'échec des socialistes en Europe Centrale (et en partie celui du Front Populaire) est dû peut-être surtout à la rareté et à l'insuffisance des techniciens. C'est donc à rendre la classe ouvrière capable de « prendre en mains les commandes » que travaille avant tout le C. C. E. O. — Mais la seule instruction technique n'y suffirait pas : « Il ne servirait à rien, dit E. Lefranc, de bâtir un monde économique nouveau, si l'on ne préparait pas dès maintenant des hommes nouveaux capables d'y bien vivre »¹. Aussi insistera-t-on dans les Collèges sur l'effort personnel, sur la nécessité d'éveiller l'initiative, de rendre aux hommes, et spécialement à la classe ouvrière, le sens et le goût de l'effort : d'un effort dont ils sentent qu'ils le font pour eux et pour leurs frères (E. Lefranc parle encore avec insistance du « refus » nécessaire « de parvenir seul »), et non contre eux. On cherchera à construire une « moralité nouvelle », où le prolétariat triomphe de ses complexes d'infériorité (peut-on ajouter qu'il est nécessaire de ne pas les transformer simplement en complexes de supériorité ? rien de donne l'illusion de la guérison comme les psychoses ambivalentes !) et s'affranchisse de tous les mythes : la nation, la production... même « la Liberté, la Justice définitive, la fraternité sans mélange », — qui lui cachent le seul principe essentiel : la « valeur de la personne humaine »². Enfin cette formation technique, et surtout cette éducation morale, ne s'adressent pas aux seuls militants, mais à tous les syndiqués.

1. Introduction à la brochure *Former des Hommes*, p. 8.

2. Em. Lefranc, *Éléments d'une morale sociale renouvelée*, in *Former des hommes*, p. 71-73. Tout ce texte est animé d'un esprit personnaliste que ne renierait sans doute aucun d'entre nous.

En fait, on atteint une élite intellectuelle et surtout morale ; mais on ne s'en contentera pas, on essaiera toujours de toucher le plus grand nombre ; « notre mot d'ordre doit être : un Collège par Union locale », dit Zoretti ; et encore : « Cinq millions de syndiqués devraient être élèves des Collèges ».

Doit-on voir là une faiblesse des Collèges du Travail ? ils n'atteignent pas 10.000 hommes ; là même où ils existent, c'est à peine si plus d'un syndiqué sur 1.000 suit les cours (quelques exceptions donnent l'espoir d'une diffusion plus large). Il ne faudrait pas présenter le C. C. E. O. comme tout-puissant¹ ! Il ne doit pas seulement vaincre des oppositions de tendances : bien des fois il se heurte à l'indifférence du milieu ouvrier ; la nécessité de l'éducation n'est pas comprise. C'est très explicable, ce n'en est pas moins une difficulté grave ; mais reconnaissons que si une entreprise a des chances de la vaincre, c'est bien celle du C. C. E. O., par sa foi et sa loyauté.

Encore faut-il que chacun prenne une conscience précise et exigeante du but et du sens de son action. Et si la classe ouvrière doit se transformer, prendre une nouvelle conscience d'elle-même, la responsabilité des intellectuels n'est guère moindre, et apparaît clairement ici. Ils ont à vaincre mille réticences chez ceux qui les écoutent, mille déformations à redresser en eux-mêmes. Là où les Collèges réussissent le mieux, c'est là où le naturel, l'atmosphère simple et fraternelle, sont les plus parfaits, — là où, comme disait Émilie Lefranc, les distinctions d'origine et de milieu n'ont plus cours. Aussi verrions-nous volontiers dans l'expérience d'éducation ouvrière non seulement un travail infiniment utile à ceux à qui elle s'adresse, mais aussi l'ébauche d'un renouvellement de l'éducation elle-même. D'abord on y donne la préférence à ce qui a un intérêt humain et actuel sur ce qui n'en a pas (préférence que ne peuvent admettre les partisans de la culture bourgeoise). Mais surtout on cherche à substituer, aux barrières officielles entre maître et élèves la fraternité, l'ouverture du cœur. Ce n'est pas une utopie, et il est ridicule de croire que l'autorité technique du professeur en soit affaiblie². L'enseignement lui aussi doit

1. C'est ce que fait (ou peu s'en faut) M. Thiébaud dans la *Revue de Paris*. Encore un croquemitaine de plus !

2. Je ne connais rien de plus inhumain et de plus contre-révolutionnaire que cette prétendue antinomie entre l'autorité et la fraternité. Et il ne faut pas voir dans cette camaraderie entre professeur et élèves l'expression d'un faux égalitarisme que le C. C. E. O. n'a jamais admis ; l'égalitarisme véritable consiste à reconnaître que les hiérarchies ne peuvent être déterminées

être racheté, sauvé, doit faire sa révolution. Et je pose cette question à tous les maîtres qui ont enseigné dans un Collège du Travail : quel est celui d'entre vous qui ne s'y est pas trouvé mieux à sa place, et plus heureux, que dans sa classe d'école ou surtout de lycée ?

Peut-être a-t-on au C. C. E. O. encore un peu trop d'optimisme, nécessaire d'ailleurs pour agir ; on y fait peut-être un peu facilement appel à la « bonne conscience » de la classe ouvrière ; saura-t-on, le moment venu, opérer le redressement nécessaire qui, après qu'on l'aura persuadée de sa propre valeur, lui montrera l'immensité de la tâche et les risques d'échecs dont les plus graves ne viennent pas de l'adversaire ? On peut l'espérer, car l'enseignement des *Collèges* ne néglige pas déjà totalement ce point de vue. Plus généralement, on a au C. C. E. O. le sens des difficultés, la volonté de les résoudre sans compromissions. C'est ce qui permet d'avoir en cette entreprise et en ses animateurs beaucoup d'espoir et de confiance. La culture qu'on cherche à donner n'est pas un vernis, n'est pas un système de réflexes. Émilie Lefranc voit profondément qu'« un mouvement n'a de vie et de dynamisme » que si, à côté des préoccupations quotidiennes, reste présente « la pensée totale de son idéal ». Et, reprenant une distinction de Ramuz, elle sait trouver, au delà de l'*individu* étiqueté et classé, utilisable pour des fins toujours extérieures à lui-même, — l'*être*, l'homme véritable à qui la culture doit s'adresser : ne l'appelons-nous pas « la personne » ?

Jean GOSSET.

a priori, avant toute épreuve, et que si ceux qui se prétendent supérieurs ne sont même pas capables de traiter les autres en égaux et en camarades, ils leur sont, quelle que soit leur valeur intellectuelle, moralement très inférieurs.